Document généré le 2 juil. 2025 12:15

Liaison

Moncton Rock, le joyeux dédale

François Chalifour

Numéro 141, automne 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1408ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chalifour, F. (2008). *Moncton Rock*, le joyeux dédale. *Liaison*, (141), 40–43.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Moncton Rock, le joyeux dédale

François Chalifour

Sofa-tête, Jean-Denis Boudreau, 2007

Du Labyrinthe à la grotte

Jacques Attali, dans son livre sur les labyrinthes, recense les différentes manifestations du labyrinthe dans l'histoire et oppose l'esprit labyrinthique, curviligne et opaque, à l'esprit scientifique, rectiligne et transparent[1]. Déambuler dans le labyrinthe, c'est nécessairement aller de gauche à droite, faire des va-et-vient innombrables, mais surtout c'est être au plus loin du centre quand on pense en être le plus prêt. La spirale nous emporte ailleurs, et le dédale nous mène loin de ce que nous dicte notre pensée rationnelle. Il n'est pas clair, pour les archéologues, du sens qu'il faille donner au mot « labyrinthe ». Le mythe le plus convenu nous parle du Palais de Minos, construit par Dédale, qui aurait abrité le Minotaure — bâtard monstrueux — et où aurait été emprisonné Dédale lui-même et son fils Icare. Certains croient pourtant que le labyrinthe était plutôt un plancher voué à une danse rituelle et sacrée dont le sol enregistrait le parcours compliqué. Ainsi, à Cnossos, mais aussi dans d'autres palais minœns, le labyrinthe, posé devant un large escalier qui faisait gradin, aurait été une sorte de proto théâtre où s'exécutait la prêtresse du culte. D'une manière ou d'une autre, les deux interprétations — qui sont peut-être reliées d'une façon qui nous échappe encore — impliquent l'idée de circonvolutions et de complexité.

Attali soulève encore une troisième possibilité, celle d'un ensemble de cavernes situées près de Skotino, à l'est de Cnossos. « On y trouve des galeries aménagées sur quatre étages, des visages féminins et barbus, des travertins figurants des quadrupèdes[2]. » Les réseaux de grottes, bien connus depuis la découverte de Lascaux au début du XXe siècle, correspondent donc tout à fait à l'esprit labyrinthique, avec leurs méandres, leurs ombres profondes, leurs passages difficiles et parfois sans issue. Il peut paraître curieux et étonnant qu'on y ait inscrit sur leurs parois tant d'images du monde alors qu'il était si ardu de les contempler...

De la grotte au sous-sol

Stephan St-Laurent, commissaire de l'exposition Moncton Rock à la Galerie Saw, a choisi de réunir des œuvres témoignant de la vitalité de l'art acadien de la région de Moncton selon un programme spécifique[3]. Ainsi, une succession de trois salles formant une sorte de « L », donc l'amorce d'une spirale, mène le visiteur dans une pièce relativement étroite et sombre au cœur de la galerie. Elle apparaît comme le point culminant de l'exposition au tréfonds de l'espace et, par extension, de la civilisation nord-américaine. Il s'agissait en effet pour le commissaire de recréer un sous-sol aménagé, avec ses vieilles pochettes de disques, ses images de calendrier et son écran géant laissant défiler les lieux communs de l'actualité dans un flot à la fois incessant et inéluctable. Le concept de Stephan St-Laurent est labyrinthique, tant par le choix des œuvres, diverses, et par le thème et le traitement, que par la disposition de l'espace. Le regardant s'engage véritablement dans un parcours, certes assez bref, mais complexe et intrigant, dont la logique lui échappe et qui le mènera, au premier constat, dans une ténébreuse impasse.

Il serait peut-être temps d'essayer de dépeindre ce montage de la scène artistique acadienne par une courte description des lieux.

Entrer à la Galerie Saw, c'est déjà s'enfoncer dans une grotte. La galerie est en effet située dans le soubassement de la Cour des Arts, à Ottawa, et qu'on s'y rende par un accès ou l'autre, c'est-à-dire directement de l'extérieur ou en empruntant l'ascenseur de l'édifice, il faut circuler dans des corridors en chicane. Aucune ligne droite n'est donc possible. Si on arrive de l'extérieur, il faut traverser un petit bureau avant d'accéder aux galeries proprement dites. À gauche, une première pièce, la plus

L'Acadie, l'Acadie ?!?, Michel Brault et Pierre Perrault, 1971
(Avec l'aimable permission de l'Office national du film du Canada)

vaste, nous propose une variété d'œuvres, dont plusieurs d'un format important : peintures, collages, photographies retouchées et sérigraphies. À gauche encore, s'ouvre une petite salle où l'on peut voir un tableau hyperréaliste et un montage de dessins à la ligne agrémentés de photos en noir et blanc, placées sur plusieurs petites feuilles tirées d'un carnet de voyage. Une table et une chaise complètent le décor de la pièce.

De retour dans la grande salle, si on la traverse de part en part, on trouve une installation vidéo, en fait un moniteur, qui présente en boucle une série de documents sur différentes chorégraphies; elle est posée juste à côté d'une sculpture et constitue l'une des « fins » de l'expo, l'un des « bouts » du labyrinthe. À droite, s'offrent deux possibilités. Il y a d'abord le bar, antre obscur s'il en est, où s'anéantit le voyageur épuisé dans les vapeurs de l'alcool — le gosier de la bête. Ensuite, pour le plus téméraire, s'ouvre un étroit passage sur les murs duquel sont accrochés quelques dessins et petites peintures représentant pour la plupart des personnages hybrides et inquiétants. Il s'agit en fait de l'antichambre de la dernière pièce de la galerie, le cœur du labyrinthe, le but ultime de l'entreprise. Les murs y sont noirs, comme il se doit. Ils sont tapissés d'œuvres de tout acabit, mais généralement de petit format et souvent d'influence surréaliste. Au travers de l'assemblage, des artéfacts ont été soigneusement choisis et disposés pour simuler un joyeux bric-à-brac tel qu'on en trouve encore dans les sous-sols de nos chaumières. Jaquettes de disques, photos de magazines, cartes postales et affichettes, bibelots kitch : tout y est pour recréer l'illusion. Les œuvres originales, et il y en a un grand nombre, s'insèrent si parfaitement dans le décor qu'il serait difficile de les distinguer si ce n'était des numéros, discrets, qui les identifient.

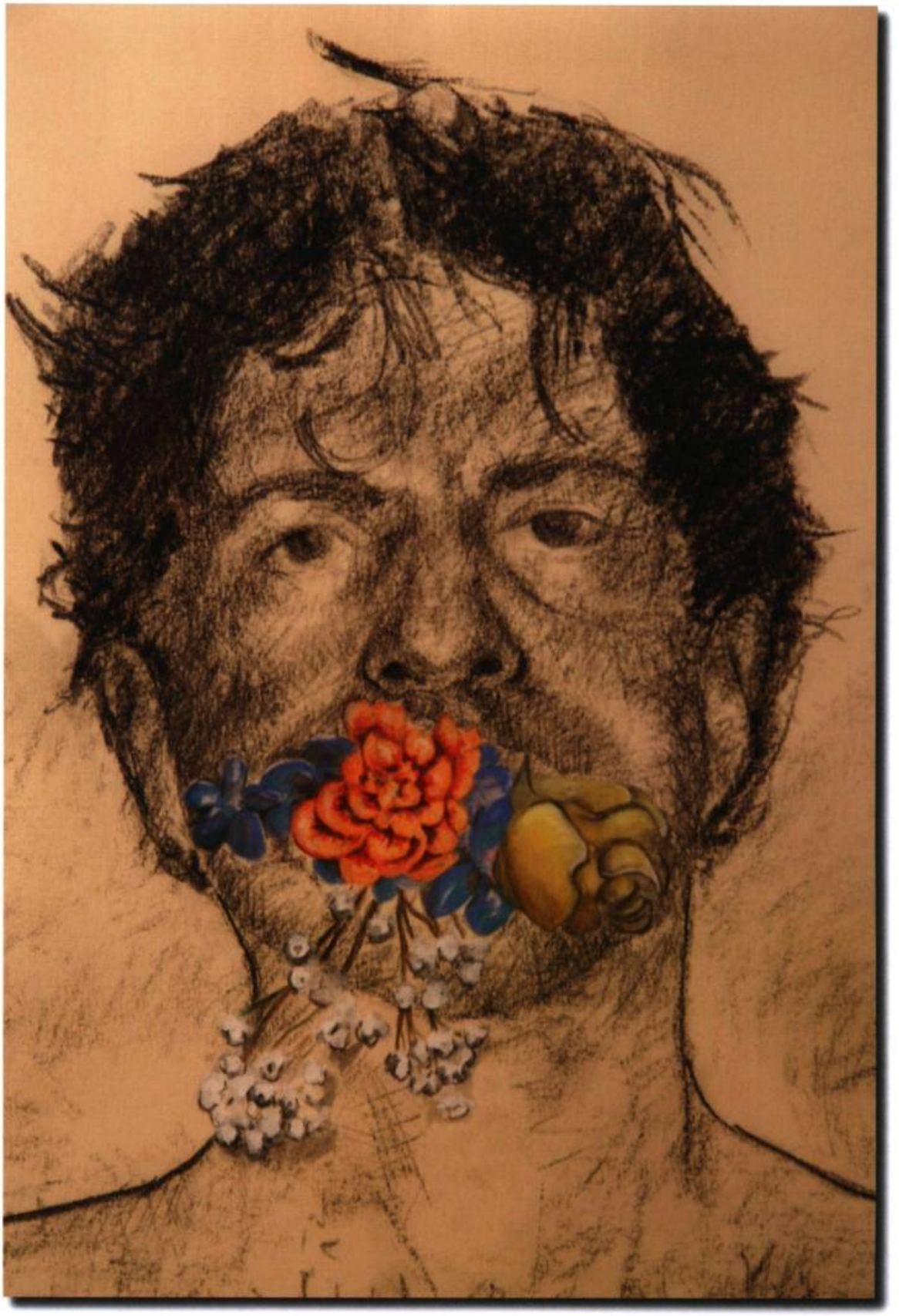
Au fond de la salle, sur toute la largeur du mur, est projeté un documentaire relatant les difficultés d'un groupe d'étudiants revendicateurs qui cherchent à obtenir un procès en français suite à une manifestation où ils ont, semble-t-il, troublé l'ordre public.

Dans l'ensemble, toutes les œuvres, aussi disparates soient-elles, partagent une facture directe, d'apparence souvent malhabile et criarde, typique du mouvement grunge. Les techniques et les rendus sont aussi irrévérencieux que les sujets traités et ils exercent autant une critique sociétale qu'ils témoignent d'une recherche d'identité par une sorte de « geste primal ». Il faut voir là, je pense, la trame de l'exposition. Dans tous les cas, l'humour traverse les images. Il est parfois grinçant, parfois ricaneur mais toujours placé sous l'égide de la citation de Gérald Leblanc : « Il n'y a que deux métropoles dans le monde : New York et Moncton. » Cette petite phrase a des allures de sarcasme et d'autodérision, peut-être, mais constitue très certainement une affirmation claire du sens de l'identité de la nation acadienne.

Du sous-sol au labyrinthe

Au delà de l'humour des images et même du ton bon enfant du documentaire projeté sur le mur de la troisième salle, l'exposition de la Galerie Saw relate un état de fait tragique. C'est ce qu'il faut lire entre les lignes et ce qui figure presque littéralement dans le tableau de Mario Doucette, *Évangéline*, qui dépeint une scène de déportation à l'aéroport de Moncton. La violence envers les francophones, aux dires des artistes, se vivait de façon bien réelle encore dans les années 1990. Il n'était pas rare alors, pour quiconque s'exprimait en français, de se faire battre dans la rue. C'est donc dans l'underground que la culture acadienne est parvenue, en dehors des canaux politiques, à combler son besoin de communication. Le sous-sol aménagé devint, en l'occurrence, lieu de rencontre et d'échange, baigné dans le climat grunge des années 1990. Ici, tout est labyrinthique, rien ne formalise vraiment les formes spécifiques. Un portrait de Ray Aufray,

→



Autoportrait, George Blanchette, 2004

Évangeline, Mario Doucette, 2003
(Avec l'aimable permission de la Galerie d'art Louise-et-Reuben-Cohen de l'Université de Moncton)
Évangeline (d'après Thomas Faed), Mario Doucette, 2003
(Avec l'aimable permission de la Galerie d'art Louise-et-Reuben-Cohen de l'Université de Moncton)

par exemple, par Yvon Gallant est directement associé à une photo d'archive. Les nombreuses jaquettes de disques rappellent que l'intégration forcée des communautés anglophones et francophones passait autant par la musique que par les arts visuels. Il faudra qu'un Guy Arseneault publie en 1973 un premier recueil en « shiack », *Acadie Rock*, – dont l'exposition *Moncton Rock* paraphrase le titre — pour que cette langue typiquement acadienne prenne son essor. C'est donc depuis lors, et jusqu'à aujourd'hui, que s'est transmise cette poésie singulière qu'on retrouve, par exemple, toujours et si naturellement, dans les chansons de Marie-Jo Thério.

La singularité du peuple acadien a frappé, comme une découverte, l'imaginaire de gens de l'extérieur. Grâce à l'influence de l'Université de Moncton où des personnalités d'ailleurs vinrent enseigner, on a pu ressentir clairement la force d'attraction qu'elle recélait. *Road trip*, une œuvre conjointe du Belge Francis Coutelier et du Québécois Sylvain Cousineau, qui vont décider de s'établir à demeure en Acadie dans les années 1960, reflète bien cet intérêt pour la chose acadienne et son rayonnement.

Or, il y a là un paradoxe étonnant. Cachée parce que réprimée, la scène culturelle francophone de la région de Moncton semble atteindre un sommet. Jamais elle n'aura connu, semble-t-il, pareille effervescence, dynamisme et tension dans son contenu et dans sa forme. C'est comme si l'esprit labyrinthique, avec ses chemins spiralés, ses recoins sombres, sa violence et sa logique subversive, avait nourri la vitalité de la communauté francophone monctonoise alors qu'il lui était impossible de se manifester au plein jour sur la droite route de l'industrie culturelle. D'après Stephan St-Laurent, il s'agit là d'une époque révolue. Aujourd'hui, cette même communauté a acquis droit de cité et est reconnue pour ce qu'elle est dans la société néo-brunswickoise. Le combat n'en est plus celui d'une affirmation identitaire. Il réside plutôt, plus prosaïque, en l'obtention de fonds pour le financement de projets culturels. Cette guerre-là, la communauté acadienne n'est pas la seule à la livrer au Canada. Le pays semble congénitalement frappé d'anémie quand il s'agit de soutien à la culture, particulièrement sous un gouvernement Harper qui, lorsqu'il est question d'art, regarde toujours ailleurs alors qu'il sabre dans les programmes subventionnaires. Il s'agit là d'une impasse que les chemins du labyrinthe sauront sans doute, espérons-le, contourner. ||

François Chalifour pratique depuis plus de vingt ans la peinture, le dessin et l'installation multidisciplinaire. Docteur en sémiologie, il est aussi un théoricien reconnu, ayant publié de nombreux articles et participé à plusieurs colloques à travers le Canada. Il poursuit par ailleurs une carrière d'enseignement au Cégep de l'Outaouais, à l'Université du Québec en Outaouais et à l'Université du Québec à Montréal.

1 - Jacques Attali, *Chemins de sagesse, traité du labyrinthe*, (s. ad.), Fayard, 1996.
2 - *Ibid*, p. 49.
3 - On peut, pour plus de précision, télécharger un petit catalogue fort attrayant, en format « pdf », à l'adresse suivante : www.galeriesawgallery.com/sawgallery.html. Le site a été consulté le 14 août 2008.

Photos : David Barbour